

« Voyage au bout de la nuit » déchaîne les passions – Comment la critique a-t-elle accueilli Céline ? [Le Figaro](#), 10 juillet 1997, par Hervé Saint Hilaire

Au Figaro, en plus d'André Rousseaux, deux grandes signatures ont salué, chacun à leur manière, Voyage au bout de la nuit : Georges Bernanos, le 13 décembre 1932 et Henri de Régnier de l'Académie française, le 3 janvier 1933. Nous publions des extraits de leurs articles.

Georges Bernanos : « Un langage inouï »

M. Céline a raté le prix Goncourt. Tant mieux pour M. Céline. (...) Que ce grand mouvement de poésie passe ou non inaperçu de mes contemporains, cela ne m'importe guère, non plus, je suppose, qu'à M. Céline. J'essaie simplement de calculer sa puissance et sa portée, déjà mesurables d'ailleurs à certain grondement souterrain et à l'ébranlement de plusieurs gloires usurpées. (...)

Pour nous, la question n'est pas de savoir si la peinture de M. Céline est atroce, nous demandons si elle est vraie. Elle l'est. Et plus vraie que la peinture, ce langage inouï, comble du naturel et de l'artifice, inventé, créé de toutes pièces à l'exemple de celui de la tragédie, aussi loin que possible d'une reproduction servile du langage des misérables, mais fait justement pour exprimer leur âme puérile et sombre, la sombre enfance des misérables. Oui, telle est la part maudite, la part honteuse, la part réprouvée de notre peuple. Et certes, nous conviendrons volontiers qu'il est des images plus rassurantes de la société moderne. (...)

Une chrétienté, voyez-vous, ça ne se refait pas sans un peu de scandale et même comme l'écrivait jadis le jeune Lyautey - sans inquiéter les fortunes. Une chrétienté peut se refaire, à condition d'en courir les risques. Et le monde moderne ne paraît pas très décidé à les courir. En sorte que ce voyage au bout de la nuit n'est pas prêt de finir - mais on en verra sûrement le bout.

Le bout de la nuit, c'est la douce pitié de Dieu à laquelle je m'étais permis de renvoyer un jour M. Maurras, et dont le seul nom l'a fait - du diable si je sais pourquoi ! - siffler et grincer comme un rat pris sous une poutre - la douce pitié de Dieu, c'est-à-dire la profonde - la profonde - la profonde Éternité.

Henri de Régnier : « Une répugnante confession »

C'est ce que l'on pourrait appeler un récit « à tiroirs », sans intrigue, sans action, et qui consiste en une suite de tableaux et d'épisodes destinés à nous donner des vues sur la vie, les êtres, et sur le narrateur de cette fastidieuse, morne et répugnante confession qui pourrait se continuer indéfiniment, qui commence sans raison et se termine de même. Le narrateur est un sombre bavard et un raseur impitoyable dont il nous faut écouter l'intarissable monologue. (...) Sa satire est déplorablement dépourvue d'esprit et de lyrisme. M. Céline s'en tient à un réalisme bassement terre à terre que ne relève ni l'originalité de l'observation ni la qualité du style. (...)

Mais M. Louis-Ferdinand Céline n'est pas tout à fait dépourvu de tout talent. S'il en manquait complètement, j'aurais abandonné en cours de route Bardamu et sa déplaisante compagnie.

Le 20 octobre 1932, paraît aux éditions Robert Denoël le premier roman d'un auteur inconnu qui ne s'attend pas à un grand succès mais qui espère c'est du moins ce qu'il dira plus tard, avec un peu de coquetterie sans doute que cette « *petite chose* » l'aidera peut-être à payer plus régulièrement son loyer. Il s'appelle Louis-Ferdinand Céline et son livre provoque une sorte de déflagration extraordinaire, quelque chose comme une apocalypse, mot qui, on le sait, signifie révélation, une apocalypse littéraire donc. Dans son très intéressant dossier sur *Voyage au bout de la nuit* paru en « Folio », Henri Godard rappelle que la sortie du roman de Céline a immédiatement suscité un nombre exceptionnels d'articles et de réactions.

La liste des lecteurs, dès la sortie de l'épopée lyrique et désespérante de Bardamu, est impressionnante. Les noms les plus prestigieux et parfois les plus inattendus ont jugé ou commenté, avec enthousiasme ou dégoût, le *Voyage*.

Voici Freud, par exemple, que Céline - eh oui ! - admirait beaucoup (« *Balzac, Freud et Breughel m'ont inspiré* », dit-il dans une interview de 1932), voici donc le très conventionnel bourgeois viennois Sigmund écrivant à propos du *Voyage* : « *Je n'ai pas de goût pour cette peinture de la misère. Je demande autre chose à l'art que du réalisme.* » Céline réduit au rang de peintre réaliste de la misère... Passons. Freud était plus pertinent quand il parlait de Shakespeare ou de Sophocle.

Ce qui frappe quand on étudie l'accueil réservé au roman de Céline, c'est la passion des prises de position, la férocité des attaques ou l'exaltation des apologies. Et les paradoxes et les surprises. Prenons Léon Daudet : cet homme au goût très sûr, mais aussi cet homme d'ordre, figure implacable de l'Action française et nationaliste ombrageux défendit avec vigueur ce roman et son auteur, ce Céline qui avait tout l'air d'un anarchiste furieux, antimilitariste, défendu par un autre anarchiste bien connu pour ses idées peu convenables, Lucien Descaves. Paul

Léautaud, le vipérin Léautaud, raconte qu'un lecteur, la voix tremblante, s'en prenait à ce M. Céline qui attaquait la patrie et s'entendit répondre par le tonitruant Daudet : « *La patrie, je lui dis merde quand il s'agit de littérature !* » L'histoire littéraire ne précise pas ce que pensa M. Maurras de ce cri du cœur... Et puis il y eut l'in vraisemblable affaire du prix Goncourt que Céline n'obtint pas (il fut récompensé par le Renaudot) malgré le zèle des deux noms précédemment cités, Daudet et Lucien Descaves, tous deux membres du jury. Le 7 décembre 1932, *Voyage au bout de la nuit* n'obtient que trois voix sur dix et le prix revient à un certain Guy Mazeline pour le *Soleil des loups*...

N'accablons pas le pauvre Mazeline, il n'est pour rien dans l'énorme bévue dont l'éditeur astucieux se servit d'ailleurs en publiant des placards publicitaires affirmant : « *Les Goncourt ont voté. Le public a choisi.* »

L'article magnifique sur le *Voyage* que le grand Bernanos publia à la une du *Figaro* le 13 décembre 1932 commence ainsi : « *M. Céline a raté le prix Goncourt. Tant mieux pour M. Céline.* » Au *Figaro*, tout le monde ne partagea pas l'enthousiasme lucide et raisonné de Bernanos. Le 10 décembre 1932, André Rousseaux, tout en lui consacrant un très long article, et piochant parfois « *une page lumineuse* » dans ce « *sombre livre* », refusait le statut d'œuvre d'art à « *l'œuvre épouvantable de M. Céline* ». Dans *Le Figaro* toujours, en janvier 1933, Henri de Régnier, de l'Académie française, trouvait le roman rasoir, « *dépourvu d'esprit et de lyrisme* », « *sans qualité de style* » mais admettait tout de même c'était le moins quand on lui consacrait un article lui aussi très long un certain talent à M. Céline.

On dira que ces messieurs cultivés étaient bien convenables et bien aveugles ou bien sourds puisqu'il s'agit ici également de la musique de la langue.

Il y eut bien pire. Céline, on le sait, fut tout de suite considéré comme un écrivain plutôt à gauche - ce qui n'était pas tout à fait faux. L'erreur plus fondamentale fut de voir en lui un naturaliste alors qu'il est un lyrique, un artisan de la dentelle du langage.

Céline a peint la misère certes mais aussi le désespoir et voilà les communistes qui s'affolent, qui jugent et ne comprennent rien. Jean Fréville, entre autres, écrit dans *L'Humanité* du 19 décembre 1932 : « *La conclusion manque à l'apocalypse de M. Céline. Il ne voit pas le prolétariat qui saisira le flambeau de la civilisation (...). Céline demeure étranger à l'amour de la classe ouvrière.* » Voici Gorki qui, au Congrès des écrivains soviétiques de 1934, parle avec mépris du « *nihilisme du désespoir de Céline* ». Trotski, sectaire au goût plus raffiné, regrette que Céline ne soit pas un révolutionnaire bien qu'il en ait l'air mais prévoit qu'il a écrit un « *livre qui demeurera* ». Et, puisque nous sommes dans la catégorie des juges d'instruction, citons André Breton, avec son mouchoir contre les odeurs comme Robespierre et son inimitable ton guillotine : « *Je n'admire pas plus M. Claudel que M. Céline. Avec Céline, l'écoeurement pour moi est venu vite.* » Aragon, lui, avait compris, qui dès 1935, écrivait cette sentence tranquillement admirative : « *Céline est grand.* »

Avis partagé par Elie Faure, très grande et très respectable figure de l'histoire de l'art, qui publie en juillet 1933, un article où l'on trouve, entre autres louanges, celle-ci : « *Il est le produit le plus exact et le plus poignant de son époque.* »

En 1933, Jean Giono, d'habitude plus lyrique et ici bien curieusement épris de vérité, jugera ce roman « *très intéressant* » mais « *artificiel* » avant de conclure que « *si Céline avait vraiment pensé ce qu'il a écrit, il se serait suicidé* ». Simone de Beauvoir fut transportée ainsi que Nathalie Sarraute. Malraux avait, en vain, essayé que le *Voyage* fût édité à la NRF (« *La nénéreffe* » comme disait le rigolard Destouches). Il fut, dit-on, très déçu que l'illustre maison ne le publiât pas. Mais en mai 1933, « *dure de mèche* » comme l'appelait Céline, lui envoyait un exemplaire de *La Condition humaine* ainsi dédicacée : « *Avec la très grande sympathie artistique d'A. Malraux.* »

Dès 1934, une traduction circule en Allemagne nazie due à un juif, Isak Grunberg. Mais les nazis n'aiment pas ce qu'ils appellent « *la littérature ordurière* », la traduction est falsifiée, le texte mutilé et le roman considéré comme une preuve de « *la décadence française* ».

Quelques grands Américains sont des admirateurs de la première heure : Henry Miller (« *Céline est un grand homme* ») ou Kerouac (« *Céline est l'écrivain français le plus compatissant* ».)

Laissons, pour finir, la place à deux artistes de la sensibilité, de la langue et de la pensée. Dans une interview de 1990, M. Claude Lévi-Strauss, qui avait lu Céline à sa parution, récapitulait : « *Proust et Céline : mon bonheur inépuisable de lecteur* », tandis que le plus profond des frivoles, Roger Nimier, parlait de grandeur et affirmait à propos de Céline qu'un « *solitaire en sait plus qu'un siècle entier* ».

Bibliographie

L'édition originale du *Voyage* a paru en octobre 1932, chez Denoël & Steele. Céline avait déposé son manuscrit chez Gallimard et chez Denoël. La réponse positive de Gaston Gallimard n'était parvenue qu'après la signature d'un contrat avec Denoël & Steele. Premier tirage à 3 000 exemplaires.

Au total, Denoël & Steele commercialiseront 112 300 exemplaires. En 1952, Gaston Gallimard récupère Céline et publie le *Voyage*, dans la collection blanche. Le texte paraît pour la première fois en édition de poche en 1956 (Le Livre de poche n° 147-148). 1962 : première édition en bibliothèque de la Pléiade. Aujourd'hui, le roman est notamment disponible en collection de poche, avec un dossier pédagogique préparé par Philippe Detruel (« Folio Plus » Gallimard, 48 F.), en volume broché (collection blanche-Gallimard, 190 F), et en collection Pléiade, sous la direction d'Henri Godard (1 680 pages, 1981, 320 F). Le dessinateur Tardi a illustré le texte de Céline (Futuropolis-Gallimard, 195 F.)

Sur le *Voyage*, on pourra lire l'étude d'Annie-Claude et Jean-Pierre Damour, parue aux PUF (1994, 35 F.) ainsi que le commentaire d'Henri Godard, paru en « Foliothèque » (Gallimard, 39 F.). Un ouvrage rassemble 70 critiques du *Voyage*, parues dans la presse et les revues littéraires de 1932 à 1935. Les textes sont présentés par André Derval (éd. Imec, 1993, 100 F.)